

Él. 8° Y

180

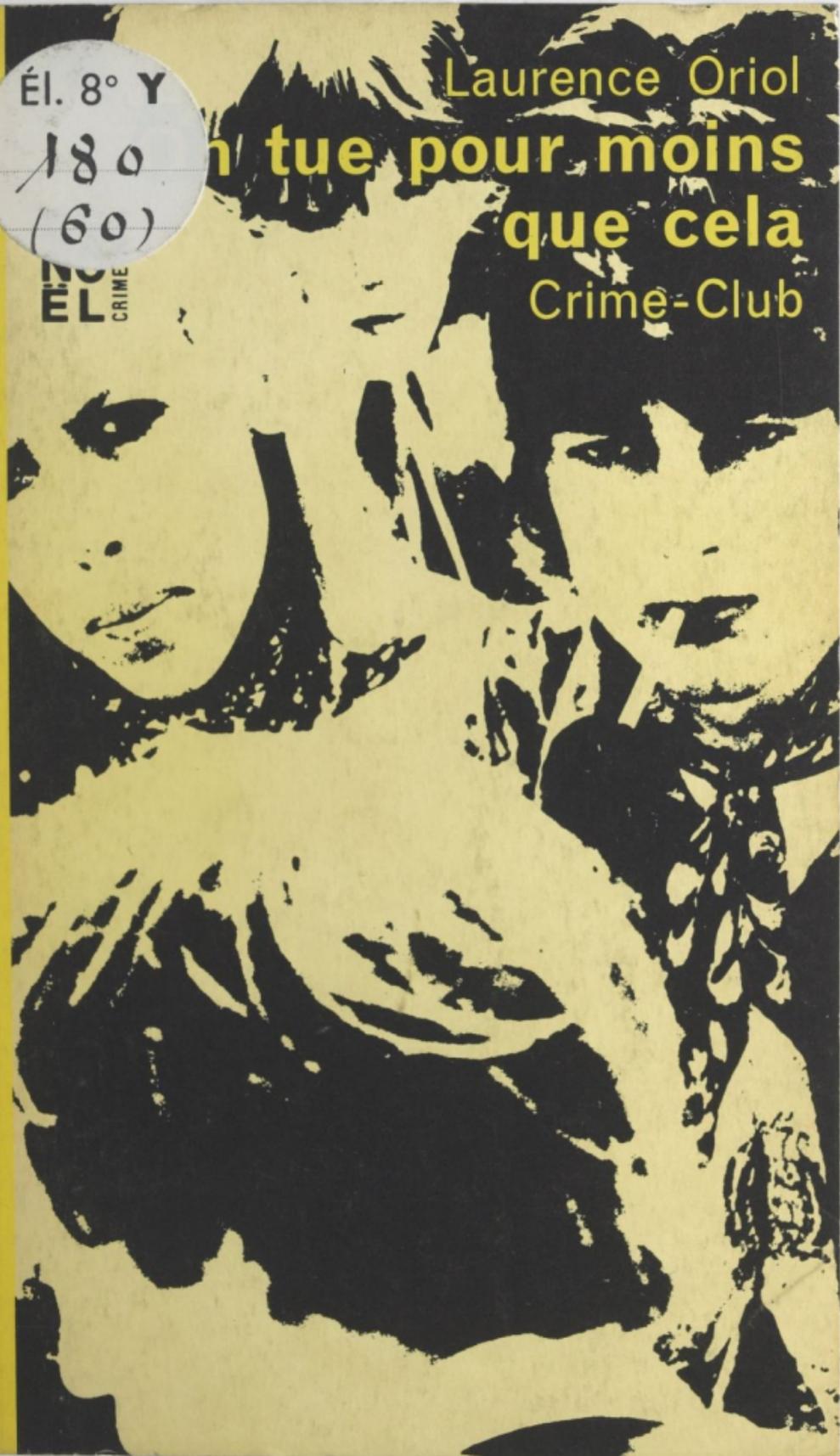
(60)

NO
ÉL
CRIME

Laurence Oriol

On t'a
tué pour moins
que cela

Crime-Club



ON TUE POUR MOINS QUE CELA

El. 80y

180

(60)

Déjà parus :

(nouvelle présentation)

201.	Louis C. THOMAS	Manie de la persécution.
202.	Craig RICE	T comme traquenard.
203.	Sébastien JAPRISOT	..	Compartiment Tueurs.
204.	Guy VENAYRE	Sainte-Morte.
205.	BOILEAU-NARCEJAC	Maldonne.
206.	Evelyn PIPER	Chère poupée.
207.	Pierre FORQUIN	Le procès du diable.
208.	René CAMBON	Combat de nègres.
209.	Sébastien JAPRISOT	..	Plège pour Cendrillon.
210.	Lucille FLETCHER	Un bandeau sur les yeux.
211.	Louis C. THOMAS	A vos souhaits, la mort.
212.	Gilles CORONER	L'homme au casque d'or.
213.	Georges VILLEMIER	..	Le petit canard.
214.	René CAMBON	Les cierges de la Saint-Antoine.
215.	J.-P. LEVENS	Un pion, trois dames.
216.	Christian LIBOS	Impasse au Valais.
217.	Laurence ORIOL	A cœur ouvert.
218.	Gilles PERRAULT	Au pied du mur.
219.	Hubert MONTEILHET	..	Les pavés du diable.
220.	Lucille FLETCHERPorté disparu.
221.	Claude CARIGUEL	A comme Agathe.
222.	BOILEAU-NARCEJAC	Les victimes.
223.	Evelyn PIPER	Le meurtrier nu.
224.	S.-A. STEEMAN	Autopsie d'un viol.
225.	Louis C. THOMAS	Les mauvaises fréquentations.
226.	Georges VILLEMIER	..	La Paix des champs.
227.	René CAMBON	L'oiseau rare.
228.	Gérard MAIRE	Orange amère.
229.	J.-F. COATMEUR	Nocturne pour mourir.
230.	Marc DELORY	Bateau en Espagne.
231.	Hubert MONTEILHET	..	Le Forçat de l'amour.
232.	Michel LERM	La Belle à Belle-Ile.
233.	René RÉOUVEN	Octave II.
234.	Eric CAMMAR	Place aux amateurs.
235.	Evelyn PIPER	Le motif.

236.	Lucille FLETCHER	Le crime du yawl bleu.
237.	Louis C. THOMAS	Par cruauté mentale.
238.	Laurence ORIOL	La chasse aux innocents.
239.	Jacques BOURDERON ..	Corrida à Brazza.
240.	Laurence ORIOL	L'interne de service.
241.	Evelyn PIPER	Bunny Lake a disparu.
242.	Hubert MONTEILHET ..	Le démon est mauvais joueur. (<i>Le retour des cendres</i>)
243.	René CAMBON	Les Pirates.
244.	Jean D'OLIVET	La peau d'un autre.
245.	Hubert MONTEILHET ..	Les bourreaux de Cupidon.
246.	Francis IDELOT	Minorité de faveur.
247.	Louis C. THOMAS	Le complice.
248.	René CAMBON	Le fou du Labo 4.
249.	Laurence ORIOL	Un meurtre, ça fait grandir.
250.	Jacques BOURDERON ..	Un espion fatigué.
251.	Louis C. THOMAS	La nuit de nulle part.
252.	H. J. FRANCK	Bagatelles pour un drapeau.
253.	Jean BOMMART	Elle ou moi.
254.	Claude DUBOIS	Echec aux armes.
255.	René CAMBON	Entre l'enclume et le marteau.
256.	Louis C. THOMAS	Coup de sang.
257.	René RÉOUVEN	Les humeurs fatales.
258.	H. J. FRANCK	Dix deutsche marks et un mort.
259.	Christophe IZARD ...	La mort avait mis des gants.

DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION

A cœur ouvert
La chasse aux innocents
L'interne de service
Un meurtre ça fait grandir

Photo de couverture : D'après photo Keystone.

Envoyez-nous vos nom et adresse en citant ce livre et nous nous ferons un plaisir de vous faire parvenir gracieusement et régulièrement notre bulletin littéraire Le Courrier d'Amélie qui vous tiendra au courant de toutes nos publications nouvelles.

Diffusion DENOËL
14, rue Amélie, Paris 7^e

LAURENCE ORIOL

On tue
pour moins
que cela

ROMAN

DENOËL

DL - 10 4 1968 - 0 6 6 6 8



© 1968, by Éditions Denoël, Paris-7^e.

Juste avant de s'endormir, au moment même où il pénétrait dans cette zone d'inconscience où tout devient flou, où tout devient extravagant, Ceyla pensa qu'il allait perdre **Anna**.

Le lendemain à neuf heures il lui téléphona. Il lui dit qu'il était inquiet ; que, la veille, elle lui avait paru non seulement fatiguée mais bizarre ; qu'à la réflexion cette bizarrerie ne datait pas d'hier mais de plusieurs jours ; qu'en fait, depuis son retour de Lyon, elle était devenue insaisissable. Il lui dit qu'il en souffrait. Il lui dit qu'il ne pensait qu'à leur avenir, que le reste n'avait plus d'importance et qu'il était d'humeur maussade dès qu'il cessait d'être avec elle.

Il lui dit tout cela assez maladroitement et en transpirant beaucoup.

Elle murmura qu'il était bête. Il y eut un silence, puis Anna laissa éclater son drôle de rire, un rire qui commençait haut et descendait par bonds rapides jusqu'à une région très suave. Elle ajouta à cela quelques banalités rassurantes : la veille elle avait eu une forte migraine et ces jours derniers des ennuis professionnels. Mais ce matin tout allait mieux, elle se sentait en forme. Elle avait même envie d'aller au cinéma. Est-ce qu'il voulait l'accompagner ? Ils pour-

raient se retrouver ce soir vers sept heures dans leur petit café de la place des Ternes. Sept heures, est-ce que ce n'était pas trop tôt pour lui ? Non ? Eh bien c'était parfait. Ils iraient au *Mac Mahon*. Elle voulait revoir un vieux film américain qui l'avait fait « rire aux larmes » en 1949.

En 1949, Anna avait tout juste vingt-deux ans.

Comme il raccrochait, il se dit qu'il ne savait à peu près rien des vingt ans d'Anna. Une blonde jeune fille aux membres frêles, qui, un jour d'été sur une plage du Touquet, regardait fixement l'objectif. Sur la même photographie un peu floue, qu'elle avait récemment consenti à lui montrer, un long jeune homme aux cheveux hirsutes semblait rire aux éclats : Leslie, un Anglais, qu'elle avait épousé l'hiver suivant. Quelques mois plus tard ils divorçaient. Ç'avait été un échec. Mais un échec joyeux, disait Anna. C'était tout ce qu'elle disait ; du moins, concernant cette période de sa vie.

Ce jour-là Ceyla déjeuna avant midi, avant le retour des enfants, tournant le dos à un soleil inespéré qui traversait la large baie vitrée de son extravagant living-room. Il pensait aux vingt ans d'Anna.

Comme elle lui servait son café, Brigitte lui rappela que le lendemain était un 1^{er} novembre, jour de la Toussaint : est-ce qu'il l'autorisait à partir dès cet après-midi pour aller en province où son grand-père était enterré ? Alors, seulement, il la regarda : elle avait d'énormes bigoudis sur la tête et de vieilles traces de rimmel autour des yeux. Il eut envie de débarbouiller ce jeune visage qu'il avait connu rose et joufflu.

— Ton grand-père est mort à Paris, dit-il. Il est enterré à Bagneux.

Elle admit sans rougir que c'était possible mais que ce n'était pas une raison pour qu'il lui refusât sa soi-

rée. Il se résigna. Brigitte était la fille de ses concierges, elle travaillait pour lui depuis cinq ans, depuis qu'elle avait échoué à un concours de jeux télévisés, et elle travaillait mal. Mais elle s'entendait bien avec les enfants.

Comme il sortait de chez lui, il vit surgir d'une 4 L une volumineuse chevelure brune suivie d'un long corps sans épaisseur flottant dans un loden blanc. Le tout appartenant à son fils aîné, il chercha à l'éviter en s'engouffrant dans le boulevard Saint-Michel. Mais Christophe se mit à crier :

— Eh, Bob ! Attends-moi.

Il attendit. A grandes enjambées son fils vint le rejoindre, cigarette entre deux doigts.

— Tu m'avais vu, non ? Tu me snobais. Où vas-tu ?

— A la pharmacie. J'y resterai jusqu'à six heures et demie. Dînez sans moi, je rentrerai tard.

— Anna ? fit Christophe.

— Anna, oui. Maintenant je file.

— Tu ne me demandes pas le résultat de mon examen ?

— Je te le demande.

— Collé. Navré pour toi.

Ceyla détourna la tête : il ne supportait pas le tabac anglais que fumait son fils.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

Christophe pointa un index jauni sur la cravate vert foncé de son père :

— Elle est jolie. Redoubler, naturellement. Je t'accompagne jusqu'à ta voiture ?

— Non, dit Ceyla, non, je suis pressé.

Sa 404 était garée dans une rue parallèle au boulevard Saint-Michel, devant un bateau. Comme il s'en approchait, il aperçut un papier bleu coincé entre le

pare-brise et l'essuie-glace. Ce n'était pas une contravention mais une enveloppe pliée en deux. Il reconnut aussitôt l'écriture de son fils Guy, et fourra l'enveloppe dans sa poche.

Installé derrière le volant, il changea d'avis et ouvrit la lettre. Un court billet : « Je t'aime. Nous t'aimons tous les quatre ; tu as tendance à l'oublier depuis quelque temps ». Il soupira, dit « nom de Dieu » et relut la lettre. C'est alors qu'il remarqua, en gros caractères, la signature : « Guy Ceyla ». Comme si le prénom ne suffisait pas. Il s'accrocha à ce détail puériel pour décider que le billet de Guy n'avait aucune importance.

Il allait démarrer quand il entendit tambouriner sur sa vitre arrière. C'était Elisabeth. Une grosse fille à lunettes l'accompagnait, qui se tortillait dans un minimanteau. Ceyla coupa le contact, ouvrit la portière près du volant et fit signe à sa fille d'approcher. Elisabeth tira par le bras sa compagne et la lui présenta :

— Chantal. Je t'ai parlé d'elle.

Il ne s'en souvenait pas et cela n'avait d'ailleurs aucune importance, mais il accueillit Chantal avec un magnifique sourire, ce qui fit rougir la jeune fille jusqu'aux cheveux.

— Et voilà, fit Elisabeth, la reine des ploucs.

Il avait l'habitude de ce style-là, qu'il n'appréciait plus du tout. En remettant le contact, il dit à sa fille qu'il avait déjà déjeuné, qu'il était pressé.

— Ne m'attendez pas ce soir, je rentrerai tard.

— Où tu vas ?

— Travailler. Laisse-moi partir.

Se balançant d'un pied sur l'autre, Elisabeth s'appuyait au montant de la portière. Elle portait de

grosses chaussettes à raies et un blouson de daim doublé de fourrure.

— Et ce soir, où tu vas ?

— Au cinéma. Avec Anna. A la séance de huit heures. Nous dînerons ensuite dans un bistrot. Laisse-moi fermer la portière.

— Qu'est-ce que vous allez voir ?

Il avait oublié le titre, mais il dit que c'était un vieux film qui avait séduit Anna quand elle était très jeune, et qui avait été tourné l'année même où elle, Elisabeth, était née. Ça la fit rire beaucoup. Elle riait encore quand il démarra.

Robert Ceyla était pharmacien. Son grand-père et son père l'avaient été avant lui. C'était là la mauvaise raison qu'il donnait à ses enfants pour expliquer qu'il n'eût pas plutôt entrepris des études de médecine ou de lettres.

Située rue Montorgueil, la pharmacie Ceyla était ouverte de neuf heures du matin à minuit, sans interruption. Deux équipes de préparateurs s'y relayaient. L'un d'eux étant malade depuis plusieurs semaines, il avait fallu se résoudre à le remplacer. Plusieurs candidats s'étaient déjà présentés, que Ceyla avait recusés. Aujourd'hui un nouveau tentait sa chance sans grande conviction. Il avait vingt-quatre ans et une petite moustache désuète dont il espérait qu'elle lui donnerait une apparence d'autorité qu'il n'aurait sans doute jamais. Visage rond, regard apathique, il avait dû en finir avec sa croissance dès l'âge de douze ans. Ses références n'étaient guère brillantes, mais contre toute attente Ceyla l'engagea. Il lui dit qu'il commencerait dès aujourd'hui, dans l'équipe de nuit. Il n'avait pas cessé de penser à Anna.

Ceyla resta dans la boutique jusqu'à 16 heures. La journée était particulièrement calme, ce qui rappela

à Grégoire, le plus âgé des préparateurs, le bon vieux temps où l'on pouvait faire une partie de dames entre deux clients. Il n'y eut aucun commentaire de la part du patron. Ceyla s'était toujours montré guindé avec ses employés.

Sans attendre l'équipe de nuit, il monta à son bureau. L'escalier intérieur était recouvert d'un misérable tapis de corde qui avait une bonne vingtaine d'années. Avant d'entrer chez Sabine, il se jura une fois de plus de le faire remplacer.

Derrière sa machine à écrire, Sabine lisait *Elle*. Quand elle aperçut son patron, il était trop tard pour dissimuler le journal. Elle en fut plus furieuse que contrite : c'était tuant, en fin de compte, cette absence de porte. N'importe qui pouvait surgir de cette saleté d'escalier et entrer sans crier gare dans son bureau. Et elle se montrait généreuse en appelant ça un « bureau ». Un réduit. Un placard. Si l'on en croyait *Elle*, les vedettes de cinéma fourraient leur linge sale dans des pièces plus grandes et plus confortables...

— Sabine, dit Ceyla, Sabine, prenez votre bloc et venez.

Il la ficherait à la porte, pensa-t-il, mais pas avant de lui avoir trouvé une remplaçante. Elle le suivit dans la pièce qu'on appelait « le grand bureau ». C'était grand en effet et sommairement meublé, avec des murs gris couverts de portraits d'enfants. L'hiver, on y travaillait toute la journée sous la lumière électrique. Ç'avait été, quinze ans plus tôt, le salon des parents de Ceyla. Aujourd'hui, le reste de leur appartement était sous-loué à un huluberlu, Henri Bourdelle, que leur fils connaissait depuis toujours et qu'il fuyait depuis un mois.

Ceyla dicta quelques lettres à Sabine, debout, dos appuyé au mur, sans la regarder. Elle constata qu'il

avait les traits tirés et l'œil terne ; qu'il n'était même plus beau du tout. Dieu sait pourtant à quel point elle l'avait trouvé séduisant les premiers temps où elle travaillait dans son réduit sans porte. Oui, s'avouait-elle, mais à cette époque-là il ressemblait vraiment à une vedette de cinéma : un grand corps viril sans un pouce de graisse, des yeux clairs, des cheveux très noirs, un sourire éblouissant. L'idole. Aucun point commun avec ses fils. Quoique Christophe...

Malgré ses cheveux longs, Christophe était tout de même acceptable pour qui aimait les très jeunes gens. Cela dit, ce genre de minet lui donnait envie de sourire, rien d'autre. Ce qu'il lui fallait à elle, c'était un homme, un vrai ; autre chose que ces petits Ceyla qui amenaient des filles jusque dans le bureau de leur père, mais qui pour le reste devaient se comporter comme des apprentis.

C'était surtout Guy, le plus jeune, qu'elle détestait. Insolent, pervers, il surgissait dans son réduit avec la rapidité silencieuse d'un chat et passait près d'elle, parfois jusqu'à la frôler, sans avoir l'air de la voir. Et il n'était même pas capable d'ouvrir sa jolie bouche pour lui dire bonjour. A la réflexion, Guy n'était pas vilain non plus... En fin de compte ils se ressemblaient tous, les petits Ceyla : même front buté, même nez court, épaté, même yeux verts, fureteurs. Des yeux de sales gosses. Ils étaient cela, de sales gosses mal élevés par un père qui n'était même pas fichu de se faire respecter. Bob. Il se laissait appeler Bob par ces morveux !

Comme elle retournait à sa machine, elle se demanda comment réagirait son propre père (dont le prénom était Jean) si soudain elle se mettait à l'appeler Johnny. A la seule évocation de cet ogre s'entendant appeler Johnny par une fille qu'il lui arrivait encore

de gifler, elle partit d'un rire strident qui couvrit le bruit de sa machine à écrire.

Dans la pièce voisine, Ceyla l'entendit mais ne réagit pas. Il était 16 h 50. A 53, la sonnerie du téléphone le fit sortir de sa torpeur. Il répondit aussitôt. C'était Anna. Anna disait qu'elle était souffrante, alitée : la grippe sans doute. Elle avait des frissons, une forte fièvre et une incroyable envie de dormir. Evidemment elle n'irait pas au cinéma. Ceyla lui demanda si elle avait appelé un médecin et s'il pouvait passer chez elle. Non, c'est inutile, dit-elle. Il y eut un silence, puis elle ajouta que s'il tenait absolument à la voir, il vienne vers neuf heures. Non non, pas avant : elle se sentait très fatiguée et somnolente. Il insista : il pouvait faire un saut pour lui apporter des médicaments. Et comment dînerait-elle ?

Elle dit qu'elle n'avait pas faim, que son aspirine suffirait bien, et raccrocha. Il eut l'impression que son cauchemar de la veille allait recommencer. Anna devenait impossible. Et ce ton ! Il ne lui avait jamais connu ce ton-là.

Comme il repoussait l'appareil sur lequel sa main collait, moite, il tenta de se convaincre qu'une seule chose restait évidente : il aimait Anna, elle l'aimait, ils étaient deux vieux fous enfermés depuis six mois dans un bonheur que les autres ne comprenaient pas.

Les autres c'étaient ses propres enfants.

*
**

Un jour d'octobre, se rappelait Ceyla, un jour d'octobre Christophe lui avait parlé d'un merveilleux professeur de russe qui faisait des miracles... Christophe venait d'entrer en classe terminale, de justesse. Il se sentait dépassé par son programme mais il se devait

absolument, disait-il, d'apprendre, en outre, le russe. Deux de ses camarades travaillaient en cours particuliers chez Anna Toukaeff...

Avant cela, ç'avait été les leçons de guitare, d'escrime, de judo, de boxe... Ceyla en oubliait sûrement car ses quatre enfants n'avaient pas tous suivi ces cours-là, chacun d'eux ayant eu ses propres trouvailles. Mais tous étaient allés chez Anna. Cela avait duré six mois, peut-être huit ? Il ne s'en souvenait pas. En tout cas il n'y avait pas eu de « miracle », même pour Thomas qui était manifestement le plus doué, et on n'avait plus entendu parler d'Anna Toukaeff.

A cette époque, Ceyla ne la connaissait pas. Il la rencontra deux ans plus tard et tout à fait par hasard, un jour de grève générale. Il pleuvait. Entre la place des Ternes et la place de l'Etoile, il vit une femme se faire bousculer par un mufle devant le taxi qu'elle avait hélé. Ouvrant sa portière, il l'invita à monter dans sa propre voiture. Il l'avait à peine regardée. Elle le pria de la déposer à la prochaine station de taxis, elle allait loin, à Belleville, elle ne voulait pas l'importuner. Il se tourna vers elle un bref instant et la trouva quelconque, mal maquillée et plus très jeune. Elle le regardait avec une attention tranquille qui le gêna.

— Vous êtes Bob Ceyla.

— Comment le savez-vous ?

— Vos enfants ont été mes élèves, ils parlaient de leur père, j'ai vu des photos, ils sont très fiers de vous.

Il ne put retenir un sourire idiot. Elle continuait à l'observer avec la même attention gênante. Il dit très vite :

— Ça vous paraît extraordinaire ?

— Quoi ?

— Qu'ils soient fiers de moi.

— D'une certaine manière, oui. Mais vous n'êtes pas en cause.

— Que voulez-vous dire ?

— Prenez donc un bonbon.

Elle sortait de son sac, en vrac, de longs caramels enveloppés d'un papier jaune et rouge bon marché qui rappela à Ceyla les infectes et irremplaçables friandises de son enfance. Il fit non de la tête et la regarda mieux : elle avait des yeux gris très doux et des cheveux teints, roussâtres, qui avaient dû être blonds.

— Que vouliez-vous dire ?

— C'est sans importance. Vos enfants sont... ils sont charmants. Comment vont-ils ?

— Très bien. Ce ne sont plus des enfants.

Il s'était laissé entraîner par le flot motorisé qui descendait les Champs-Élysées. Il chercha une station de taxis, n'en trouva pas, évita de justesse un cycliste qui zigzaguait entre les voitures et lança un juron.

— Excusez-moi, dit-il à Anna.

— Vos enfants ne vous ressemblent pas. Je veux dire, physiquement.

— Ils ressemblent à leur mère. Leur mère est morte.

Il y a longtemps.

— Je sais.

Il décida de la ramener chez elle. De toute façon, il n'y avait pas d'autre solution : les taxis libres étaient devenus introuvables.

Ils mirent deux heures pour arriver jusqu'à Belleville. La maison d'Anna était située dans le haut quartier, au fond d'une impasse. Il fallait descendre un étage pour trouver les pièces d'habitation : une chambre, un bureau, une cuisine, une salle de bains et un immense living-room s'ouvrant sur un jardin tout en longueur qui semblait glisser vers un paysage de carte

A FAINT COLD FEAR THRILLS THROUGH MY VEINS • WILLIAM SHAKESPEARE

- Ils étaient là,
les quatre frères et sœurs
affirmant qu'ils ne l'avaient pas tuée.
- Ils regardaient avec effroi
l'insolite arme du crime,
un oreiller bleu et blanc
qui reposait sur une tragique immobilité :
la tête défigurée d'Anna.

3,00 F

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 05649173 2

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

